



L'écran du savant. Un temps de renouvellement de la recherche historique ?

Caroline Muller

► To cite this version:

Caroline Muller. L'écran du savant. Un temps de renouvellement de la recherche historique ?. Palimpseste - Archives de la recherche à l'université Rennes 2 "Ce que le numérique fait à la société", 2020. <hal-03111644>

HAL Id: hal-03111644

<https://hal.science/hal-03111644v1>

Submitted on 2 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY 4.0 - Attribution - International License

L'écran du savant. Un temps de renouvellement de la recherche historique ?

PAR CAROLINE MULLER*

AINSI QUE LE POINTE PHILIPPE RYGIEL, la pratique de l'histoire, comme d'autres disciplines des sciences humaines et sociales, connaît de profondes mutations depuis l'entrée des sociétés dans l'âge numérique. Historiens et historiennes assistent et participent à la numérisation de leur métier, au sens où leurs diverses activités de recherche documentaire, de lecture, d'écriture sont de plus en plus **médiées médiatisées** par l'ordinateur et d'autres outils. Si l'usage de l'ordinateur n'est pas nouveau et s'inscrit dans la démarche déjà ancienne de l'histoire sérielle ou quantitative, il reste que les historiens et historiennes voient s'ouvrir de nouvelles possibilités liées à la numérisation et à la mise en ligne progressive des matériaux qui fondent toute recherche historique : les « documents d'archive » qui étaient auparavant consultables dans les salles de lecture des institutions de conservation ou les bibliothèques patrimoniales. Par ailleurs, ce statut même du « document d'archive » est en pleine mutation : il est aujourd'hui possible d'écrire l'histoire des années 1990 en s'appuyant sur les archives du Web ou de poser des questions d'histoire contemporaine à partir de données issues des réseaux sociaux. Le projet « Goût de l'archive à l'ère numérique »² mené en collaboration avec Frédéric Clavert (université du Luxembourg) se penche sur la façon dont cette entrée dans l'ère numérique infléchit et reconfigure le lien entre la pratique de l'histoire et le document qui la nourrit, que ce document soit initialement au format papier ou « nativement » numérique. Il cherche à cerner les contours de cette transformation et à en identifier les enjeux méthodologiques et épistémologiques.

Love long distance ? L'archive de la salle de lecture au salon

Dans *Le Goût de l'archive* (1989), Arlette Farge décrit l'effet produit par la rencontre avec les archives judiciaires dans la salle de lecture de la bibliothèque de l'Arsenal : « chaque fois, celui qui la lit, la touche ou la

Nous disposons [...] de très peu d'études empiriques consacrées aux usages que font les historiens des ressources électroniques et de leurs machines. Quand elles existent, il arrive que leurs auteurs concluent que les historiens s'en servent sans doute, mais tendent à gommer les traces de leur utilisation. [...] Et nous ne pouvons guère nous rabattre sur les discours des acteurs. Si les historiens multiplient les textes tenant de l'ego-histoire, ils mentionnent plus volontiers, pressés d'évoquer un parcours intellectuel, la découverte d'un fonds magnifique que celle d'un outil logiciel. Les questions posées deviennent donc : que pouvons-nous savoir, et comment, de ce que les historiens font de leurs machines et que pouvons-nous deviner de ce que cela implique pour l'histoire telle qu'elle s'écrit ?

Philippe Rygiel¹

découvre est d'abord provoqué par un effet de certitude. La parole dite, l'objet trouvé, la trace laissée deviennent figures du réel. Comme si la preuve de ce que fut le passé était enfin là, définitive et proche. Comme si, en dépliant l'archive, on avait obtenu le privilège de « toucher le réel ». [...] L'envahissement de ces sensations ne dure jamais, on dit d'ailleurs qu'il en est de même pour les mirages³. » Toucher, voir, ressentir : si les historiens et historiennes ont appris à placer leurs émotions à une juste distance, il reste que le contact physique avec les documents sont bien souvent décrits comme une passerelle vers la compréhension du passé et un catalyseur d'empathie. Plus encore, certains craignent que l'écran « fasse écran » et creuse encore la distance entre le document et celui qui le lit et défendent leur besoin de « toucher, manipuler, feuilleter⁴ ».

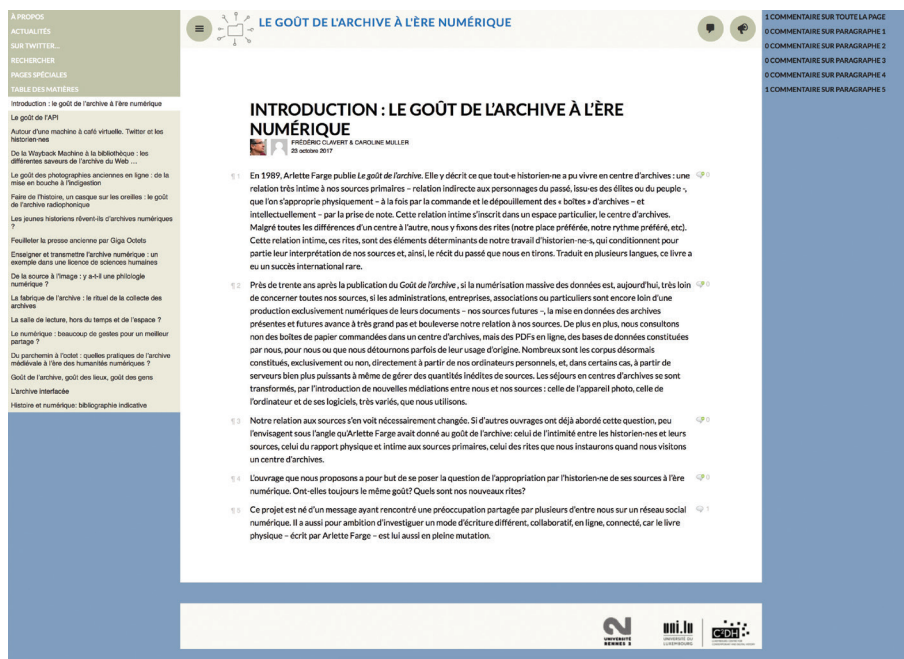
Pourtant, ces longs moments passés dans les salles de lecture des Archives ne sont plus, pour beaucoup, qu'un lointain souvenir. La plupart des chercheurs préfèrent désormais raccourcir le temps passé au contact direct du document au profit de sessions de photographie qui leur permettent ensuite de travailler depuis leur bureau... ou leur salon. La possibilité de prendre en photo les documents se traduit donc par une transformation des espaces de la recherche historique. Ce processus de numérisation

* Maîtresse de conférences d'histoire contemporaine, membre de l'unité de recherche Tempora (EA 7468).

est nourri par les institutions patrimoniales elles-mêmes qui mettent à disposition des corpus en ligne, à l'exemple de Gallica qui propose désormais près de six millions de documents. Le contact physique avec le journal jauni de 1856 ou le dossier de prisonnier de la Bastille n'est plus une nécessité matérielle pour écrire l'histoire.

Ces transformations ne sont pas sans impact sur les activités quotidiennes des historiens et historiennes et, plus profondément, sur leurs choix méthodologiques. L'usage de plus en plus répandu de la photographie massive de documents d'archive oblige chercheurs et chercheuses à réfléchir à la gestion de leurs données : comment stocker 30 000 images ? Sous quel format ? Avec quel équipement ? Comment s'assurer de retrouver l'image dont on a besoin ? Par ailleurs, l'image d'une archive photographiée n'est pas équivalente à un document d'archive sorti d'un carton que l'on pourrait manipuler en salle de lecture. Sur l'écran, l'image, sortie de son contexte, ne renseigne pas sur sa provenance, sur la finesse du papier ou encore sur ce qui est peut-être resté hors champ (des objets, une reliure...). Pour pouvoir « critiquer » le document, c'est-à-dire connaître son contexte de production, sa trajectoire, et en tirer des informations, l'historien ou l'historienne doit alors enrichir l'image de « métadonnées » la décrivant. En photographiant un document, le chercheur rompt la superposition entre le fond et la forme, puisqu'il permet d'avoir accès à un contenu sans le contenant, la feuille de papier.

Ce travail sur des photographies de documents d'archive rend cependant possibles de nouvelles façons de poser des questions. Quand il est possible de traduire l'image en texte manipulable (« océriser »), on peut alors demander à des logiciels de fouiller dans des quantités considérables de textes et de repérer des éléments invisibles « à l'œil nu ». Le projet Numapresse (www.numapress.org) permet ainsi d'explorer les citations, réécritures d'articles et schémas narratifs récurrents dans toute la presse francophone du XIX^e siècle à aujourd'hui sans avoir à « lire » directement chacun des milliers de journaux parus, renouvelant ainsi l'histoire culturelle. Des documents anciens font ainsi l'objet de nouvelles lectures instrumentées⁵, tandis qu'émerge tout un continent de nouveaux types de sources qui seront indispensables aux



Page du site www.gout-du-numerique.net présentant le projet « Goût de l'archive à l'ère numérique » conduit par Frédéric Clavert et Caroline Muller.

historiens et historiennes des siècles à venir. Ces changements dans la relation au document questionnent les représentations traditionnelles du métier d'historien.

Qu'est-ce qu'un historien ? Anciens et nouveaux récits

Le projet « Goût de l'archive à l'ère numérique » s'intéresse à la façon dont chercheurs et chercheuses perçoivent ces nouveaux gestes et à ce qu'ils en disent. Pour l'heure, et en dépit des inflexions décrites, ce sont plutôt des représentations anciennes qui dominent : les remerciements des livres et des thèses mentionnent les institutions où les chercheurs et chercheuses sont passés, les fonds rencontrés, et rendent invisible tout le travail mené sur les écrans et dans les corpus numérisés. Cette image de « l'historien en sa bibliothèque » reste étonnamment stable et laisse peu filtrer l'activité concrète et quotidienne, comme si la

1 Philippe Rygiel, *Historien à l'âge du numérique*, Villeurbanne, Presses de l'Enssib, 2017, p. 103-104.

2 Voir le livre disponible en ligne : www.gout-numerique.net.

3 Arlette Farge, *Le Goût de l'archive*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 18-19.

4 Voir le texte de Véronique Beaulande, « Goût de l'archive, goût des lieux, goût des gens », 2018 ; en ligne : www.gout-numerique.net/table-of-contents/gout-de-larchive-gout-des-lieux-gout-des-gens.

5 Julie Giovacchini décrit par exemple la façon dont le développement de l'imagerie multispectrale transforme le travail philologique sur les manuscrits les plus anciens de l'histoire de l'humanité ; voir « De la source à l'image : y a-t-il une philologie numérique ? », 2018 ; en ligne : www.gout-numerique.net/table-of-contents/de-la-source-a-limage-y-a-t-il-une-philologie-numerique.

fréquentation directe des « vieux papiers » restait garante de la valeur de la démarche et de la qualité du travail des historiens et historiennes.

Il serait temps cependant d'inventer de « nouveaux récits » de la recherche historique en train de se faire pour pouvoir mieux comprendre la trajectoire intellectuelle de celui ou celle qui présente le résultat de son enquête. Beaucoup d'enquêtes historiques ne mobilisent plus ces « vieux papiers », soit qu'ils sont numérisés, soit que chercheurs et chercheuses travaillent sur des documents nativement numériques. Les archives du Web (archive.org/web) enregistrent l'activité en ligne des sociétés depuis 1996 et constituent un gisement d'informations sur les sujets les plus variés, qu'il s'agisse de l'histoire du quotidien (la naissance des sites de recettes de cuisine), de l'histoire des sexualités et de l'intimité (le développement de l'industrie de la pornographie), de l'histoire des médias ou encore de la perception du patrimoine. Les données des réseaux sociaux fournissent du matériau pour d'autres questions encore, par exemple celle de la constitution de communautés de mémoire en ligne⁶. L'entrée dans l'ère numérique oblige donc historiens et historiennes à repenser les représentations anciennes de leur métier et à affronter la mutation de leurs culture professionnelles. Le projet « Goût de l'archive à l'ère numérique » cherche à accompagner ces transformations qui sont périlleuses si on n'en élucide pas collectivement les risques méthodologiques.


Propositions pour une pratique historienne éclairée

Comment suivre le rythme de ces évolutions rapides sans rester « en dehors de sa propre pratique⁷ » de l'histoire ? Plusieurs écueils guettent les historiens et les historiennes à l'ère numérique. Le premier consiste à ne penser l'irruption du numérique qu'en terme « instrumental⁸ » qu'en termes d'« instrument » OU qu'en termes « instrumentaux » : c'est-à-dire penser que l'usage de l'ordinateur, ou la lecture de documents sur écran, sont simplement des moyens de faire de la recherche plus facilement sans autres implications. En effet, les outils *façonnent* la manière dont on travaille. Par exemple, utiliser le moteur de recherche de Gallica pour repérer des documents utiles nécessite de comprendre comment le moteur fonctionne, et comment a été construite la liste

de résultats proposée ; sans cet effort de compréhension, l'historien ou l'historienne risque de passer à côté de toute une série de documents qui existent mais qui n'ont pas été rendus visibles par le moteur de recherche. De même, nous ne pouvons utiliser des images de documents sans comprendre comment elles nous sont parvenues : est-ce que la couleur qui s'affiche à l'écran est fidèle à celle du document physique ? Il est en fait nécessaire de songer à tous les gestes que d'autres que nous ont effectués sur le document jusqu'à ce que nous le lisions sur l'écran, sous peine d'erreurs d'interprétation.

Un second risque consiste à laisser à d'autres le soin d'élaborer les outils : jusqu'à très récemment, il n'existait pas de logiciel permettant aux historiens et historiennes de gérer leurs photographies et de les décrire⁸. De même, les logiciels d'ocrisation (qui permettent de traduire des images en texte) ont été mis au point pour la numérisation de documents comptables et administratifs datant des années 1980 et sont peu adaptés aux besoins des historiens et historiennes. Il faut donc développer des logiciels capables de déchiffrer des écritures manuscrites datant de plusieurs siècles⁹.

Enfin, faute de développer des formations adéquates, il se pourrait que les historiens et historiennes de demain ne soient tout simplement pas capables de lire les nouveaux matériaux. Par exemple, les documents des administrations françaises sont désormais massivement numériques et les services des archives les collectent sous forme de flux de données et non plus sous forme de cartons rassemblant des documents. Sans bases de culture numérique ou compréhension de ces nouveaux principes de collecte, le dialogue avec les archivistes risque de se compliquer. Par ailleurs, les données produites par des projets de recherche anciens ne sont d'ores et déjà plus lisibles en raison de l'obsolescence des versions des logiciels de bases de données.

Le projet « Goût de l'archive » mobilise des chercheurs et chercheuses d'horizons variés pour répondre à ces questions. Il soutient plusieurs propositions. Il s'agit tout d'abord d'ouvrir les « boîtes noires » de la recherche historique à l'ère numérique, c'est-à-dire développer une réflexion collective sur l'impact de nos outils dans la relation au document, afin d'avoir une conscience plus nette des pièges que ceux-ci peuvent nous tendre et des solutions que nous pouvons forger. Ensuite, le projet cherche à tisser de nouvelles relations entre les différentes professions qui travaillent autour du document : archivistes, bibliothécaires, spécialistes des grands volumes de données, afin de permettre de « calibrer les instruments » dans le sens d'une utilisation la plus large et transparente possible¹⁰. Suivant ces différentes pistes, nous espérons ainsi pouvoir préciser les conditions d'une recherche historique éclairée dans un environnement numérique, tout en préparant le futur de la pratique de l'histoire. 

6 Voir Frédéric Clavert, « Face au passé : la Grande Guerre sur Twitter », *Le Temps des médias*, n° 31, 2018/2, p. 173-186.

7 Selon l'expression d'Arlette Farge dans un entretien qui s'est tenu lors d'une journée d'étude organisée aux Archives nationales le 14 novembre 2018 ; en ligne : www.gout-numerique.net/645.

8 Le logiciel Tropy (tropy.org), développé par un centre universitaire, est venu remédier à ce problème en 2017.

9 Voir, par exemple, le projet Transkribus (transkribus.eu/Transkribus).

10 Voir P. Rygiel, *Historien à l'âge du numérique*, op. cit., p. 188.